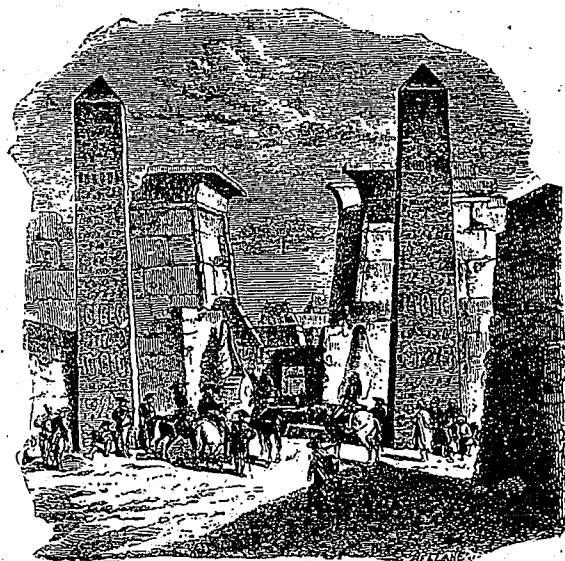


ter l'occupation du Delta ; le vieux Caire et Boulaq sont occupés ; un corps d'observation se porte sur El-Khankah, chargé de surveiller Ibrahim, et devient bientôt l'avant-garde de l'armée, qui se met en mouvement pour chasser ce bey de l'Égypte. Bonaparte la commande en personne. En avant de Belbeis, ce corps rencontre les débris de la caravane des pèlerins de la Mecque, dont la plus forte partie a été emmenée par Ibrahim ; Bonaparte délivre les marchands des Arabes qu'ils ont pris pour escorte et qui les pillent, et les fait accompagner jusqu'au Caire par des Français. Ibrahim avait fui sur Salahied ; il sort de cette ville au moment de notre arrivée, emmenant avec ses trésors et ses femmes une grande quantité de bagage ; un millier de Mameluks composent son arrière-garde. Emportés par leur fougue, et sans doute aussi par l'espoir du butin, un certain nombre de nos cavaliers fondent



sur les Mameluks, s'ouvrent un passage dans leurs rangs, et y sont enveloppés, on vole à leurs secours ; la charge devient générale : les guides de Bonaparte suivent les hussards ; aide de camp, généraux, se jettent dans la mêlée : le général en chef reste presque seul. Enfin le 3e de dragons s'avance, et, par une fusillade bien dirigée, force à la retraite les Mameluks, qui du reste se battirent avec le coura-



Ruines de Memphis.

ge le plus admirable. Le chef d'escadron d'Estrée, l'aide de camp de Sulkolwski, reçurent, l'un quatorze coups de sabre, l'autre sept, et plusieurs coups de feu ; Lasalle, chef de brigade ; le général Murat ; Duroc, aide de camp de Bonaparte ; Arrhigi, son parent ; l'adjudant général Leturcq, se distinguèrent par des prodiges d'audace et de valeur. Ibrahim fut rejeté dans le désert. Bonaparte, débarrassé d'un inquiétant adversaire, prend des mesures pour l'empêcher de reparaitre en Égypte, prépare l'expédition de Syrie : puis, laissant Reynier à Salahied avec sa division, il revient au Caire.

On a vu plus haut que l'amiral Brueys avait à choisir entre trois partis pour répondre aux vives sollicitudes du général en chef touchant le salut de l'escadre ; malgré les dangers qu'offrait la rade de l'Aboukir, il décida de s'y embosser, plutôt que de s'éloigner du théâtre de la guerre : son admiration pour Bonaparte influa beaucoup sur cette détermination. On aurait tort de juger d'après l'événement que, l'espérance de résister aux Anglais dans sa position manquait de fondement. Resté sans nou-

velles de la flotte pendant treize jours, Bonaparte avait expédié, le 30 juillet, son aide de camp Julien pour enjoindre à l'amiral d'entrer dans le vieux port d'Alexandrie, ou de partir sans retard pour Corfou ; mais cet officier rencontra un parti d'Arabes, et périt massacré avec ses quinze hommes d'escorte ; au reste, il n'aurait pu arriver à temps pour prévenir le désastre dont nous allons retracer les glorieux et pénibles détails.

Le 1er août, vers trois heures après midi, on signala l'escadre anglaise, forte de quatorze vaisseaux de ligne et de deux bricks. Le contre-amiral Blanquet-Duchayla commandait l'aile gauche de notre flotte, où se trouvaient le *Guerrier*, le *Conquérant*, le *Spartiate*, l'*Aquilon*, le *Peuple-Souverain* et le



François, Paul Brueys, Amiral Français, né à Uzès, France en 1753, tué à la bataille d'Aboukir, le 1er Aout 1798.